

Culte-conférence du 13 février 2022

Marie Balmary
Psychanalyste, essayiste

Les nourritures de l'âme

Merci de me recevoir dans ce beau lieu qui porte ce beau nom.

L'âme, voilà un mot à la fois familier et lointain. Il est mystérieux. J'ai vite compris que le mieux pour moi était de ne pas chercher à vous en donner une définition. Mais plutôt des sensations. Juste, vous faire sentir de quoi pour moi il pourrait s'agir ; en deux courts exemples.

Je lis chez François Cheng : *J'écris le mot « âme », je le prononce en moi-même et je respire une bouffée d'air frais.* ». *Nephesh*, âme en hébreu vient du verbe *naphash* respirer, se reposer

Et puis maintenant un bref dialogue.

Après l'incendie de la cathédrale de Paris, je parle avec une femme fermement athée, qui a passé toute sa vie professionnelle dans la recherche scientifique. Nous nous retrouvons quelques mois après l'évènement. Et je lui demande ce qu'elle a ressenti lorsqu'elle a vu Notre-Dame brûler. Elle me répond : « J'ai eu mal à un endroit en moi que je ne connaissais pas. »

L'âme, le lieu où l'on ressent la mort. « la mort dans l'âme », dit-on. Mais aussi le lieu de la joie. Avec la musique par exemple. Dilatation de l'âme.

En bonne curieuse de la Bible, j'ai voulu regarder les emplois du mot « âme » dans les deux testaments.

En hébreu, *nephesh*, 682 fois dans la Bible hébraïque

En grec, *psuchè* 94 fois dans le Nouveau testament.

De quoi me décourager de m'embarquer dans cette aventure.

Vous me pardonneriez d'avancer comme on fait dans ma profession : avec ce qui vient à l'idée.

On m'avait demandé de trouver un titre dans le thème de l'âme. Il m'était venu sans réfléchir : « les nourritures de l'âme ».

Car j'avais en tête une drôle de question à propos de la France :

De quoi se nourrit ce peuple qui le rend collectivement si pessimiste, alors même que, étonnamment, les Français se reconnaissent individuellement plutôt heureux ?

Qu'est-ce qui nourrit (mal) l'âme de ce peuple ? La France a-t-elle de quoi nourrir le peuple français ? Drôle de question, n'est-ce pas ? Apparemment, personne ne meurt de faim...

Mais les évidences peuvent se retourner ; un petit exemple de ce que j'entends par « retournement d'une question ».

J'évoque un instant un autre sujet : la durée de la vie. A priori, nos vies ne cessent de s'allonger. Et pourtant j'ai le sentiment du contraire et j'ai été contente de le trouver exprimé par Régis Debray

L'espérance de vie a diminué : nous avions auparavant 50 ans plus l'éternité, nous avons aujourd'hui 80 ans moins l'éternité, je vous laisse faire le calcul. (L'Angle mort).

Je reviens maintenant aux nourritures de l'âme.

Où y a-t-il à manger pour l'homme en tant qu'il a une âme vivante ?

La plus connue des paroles concernant la nourriture divine de l'homme se trouve en Deutéronome 8, 3. C'est Moïse qui raconte au peuple d'Israël son histoire après la sortie d'Égypte :

Souviens-toi de tout le chemin que l'Éternel, ton Dieu, t'a fait faire pendant ces quarante années dans le désert, [...]. 3 Il t'a humilié, il t'a fait souffrir de la faim, et il t'a nourri de la manne, que tu ne connaissais pas et que n'avaient pas connue tes pères,

Littéralement : IL vous fera connaître que pas sur du pain seul vivra l'humain, car sur de ce -qui - sort de la bouche d'YHWH l'humain vivra.

Phrase que Jésus reprendra au désert pour contre Satan. Cette phrase est-elle à entendre comme « vivre seulement de pain » - ne vivre que de pain - ou bien vivre de pain en étant seul, sans autre, sans co-pain ?

Dans la tentation au désert, il se pourrait que Jésus l'entende ainsi : l'homme ne vit pas seul de pain...

Si j'accepte cette phrase comme universelle – que l'homme ne vit pas de pain seul mais de parole divine, alors la première question pourrait être : Est-ce que nous vivons vraiment sur la parole d'un dieu ? Au singulier ? Au pluriel ? et si oui ? Quel dieu ?

Partant à la recherche du dieu qui nous nourrit – quel Dieu, quelle nourriture ? – je vais vous emmener bien loin du Deutéronome et en même temps pas tellement loin d'ici. Et tout près dans le temps. Pour un exemple.

Au défilé du 14 juillet 2012. Pour ce jour qui risquait d'être pluvieux, à l'ouverture, une comédienne vint déclamer un extrait d'un discours de Gambetta du 14 juillet 1872 marqué par de fortes pluies. L'extrait se terminait ainsi :

*Pour vous rassurer, je vous dirai que ce temps est traditionnel, malheureusement et qu'à tous les anniversaires du 14 Juillet il a toujours plu. Ainsi, le jour où eut lieu la grande Fédération, la pluie tomba toute la journée, ce qui n'empêcha pas Paris tout entier, hommes, femmes, enfants, de toutes classes et de toutes conditions, de rester impassibles **sous les injures du ciel**, parce que, en ce jour, il s'agissait de prêter serment à la République.*

Le discours de Gambetta n'est peut-être pas bien ajusté à l'histoire – en 1790, le roi est encore là, on prête serment à la Constitution - si je ne me trompe - mais je m'arrête sur un détail de son texte qui concerne notre sujet. Je reprends la phrase : « Ce qui n'empêcha pas Paris tout entier (...) de rester impassible **sous les injures du ciel** », a-t-il écrit.

Ainsi, dans le discours de Gambetta et en 2012 encore ici, la pluie sur les parisiens était lue comme signe d'une hostilité céleste "les injures du ciel". Ce ciel qu'on avait cru enfin vidé du dieu qui l'habitait auparavant, loge à présent un ennemi qui insulte le peuple. Climat particulièrement violent si l'on y pense. Comment combattre ce qui n'existe pas et qui vous veut cependant du mal ?

Cela sort bien du ciel, mais ce n'est pas de la nourriture. Avons-nous d'autre signe de cette disparition de la parole bonne qui vient du ciel ? Oui, je vous emmène encore ailleurs : la Marseillaise.

Tant d'hymnes nationaux demandent la bénédiction, la protection divine : *God save the Queen*, chante-t-on à Londres – ou affirment avoir cette bénédiction, grâce à leur foi, *In God is our trust*, chante l'Amérique. Un doute : le texte original de la Marseillaise ne comportait-il aucune référence à Dieu ? Et là, une première surprise : le huitième couplet commence ainsi :

*Dieu de clémence et de justice
Vois nos tyrans, juge nos cœurs
Que ta bonté nous soit propice...*

*Défends-nous de ces oppresseurs (bis)
Tu règnes au ciel et sur terre
Et devant Toi, tout doit fléchir
De ton bras, viens nous soutenir
Toi, grand Dieu, maître du tonnerre.*

Ce couplet a été supprimé tout de suite en 1792 par le ministre de la guerre.

Ainsi donc, dans l'original de la Marseillaise, le ciel n'était nullement contre nous, l'auteur pouvait demander l'aide d'un Dieu clément et juste. Reste que cette bonne puissance au ciel ayant été supprimée, dans l'esprit de Gambetta et sans doute de bien d'autres, le ciel n'est pas resté vide. Il semble qu'une autre puissance obscure et muette s'y soit installée. Cette néfaste puissance peut même se servir de la nature (la pluie...) contre nous.

Comment un peuple peut-il se sentir heureux sous un ciel qui, désormais vide de toute bonté, est habité dans l'imaginaire par une présence muette qui l'injurie sans un mot ?

Ces paroles de la Marseillaise que nous connaissons sont particulièrement violentes. Il est étonnant que nous n'ayons jamais vraiment remis en question les paroles de ce chant.

Alors que tant de pays chantent l'amour de leur patrie, nous, nous chantons, face à la haine des autres peuples, notre réaction belliqueuse à cette haine, dans des sentiments et par des moyens que nous réprouvons aujourd'hui, dont ce vœu de voir couler le sang qui donnera à boire à notre terre.

N'avons-nous pas mieux comme parole pour nourrir l'âme de nos jeunes citoyens ? N'y a-t-il aucun remède ?

J'en vois déjà un. Repasser la parole à la Marseillaise elle-même ; du moins aux couplets qui défaisant la censure, ont été ajoutés peu d'années après (je n'ai pas encore trouvé leur auteur).

Car le dernier couplet est alors un vœu inattendu, me semble-t-il, où il est enfin question de nourriture et d'union :

*Enfants, que l'Honneur, la Patrie
Fassent l'objet de tous nos vœux !
Ayons toujours l'âme nourrie
Des feux qu'ils inspirent tous deux. (bis)
Soyons unis ! Tout est possible ;
Nos vils ennemis tomberont,
Alors les Français cesseront
De chanter ce refrain terrible.¹*

Soyons unis... Le mot n'était pas encore apparu dans cet hymne national.

De quoi un peuple peut-il se nourrir ? De paroles d'union, justement ?

¹ C'est moi qui souligne.

sous le plume de Régis Debray encore, je lis ceci :

« Les hommes ne sont unis que par ce qui les dépasse, et ce qui dépasse ne se touche ni ne se voit. Paul Valéry a raison: «Que deviendrions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas?» Réponse : il n'y aurait **plus de nous, rien que des moi-je**, dans un présent impitoyable, sans la moindre palpitation d'avenir. » (Un été avec Paul Valéry.)

En quête de l'âme, c'est à la recherche du « Nous » que je vous invite. D'où viendra la parole qui nourrit l'union des cœurs ou peut-être mieux dit l'union des âmes ?

Une parole du ciel qui serait bonne pour nous. Une réponse est là endormie. Peut-être par trop d'habitude.

J'aimerais que nous allions voir de plus près, de tout près le Notre Père. Je vais vous lire une traduction tellement mot à mot que cela va vous déranger dans un premier temps. Excusez-moi.

Père de nous celui dans les ciels

Que soit fait-saint le nom de toi

Que vienne la royauté de toi

Qu'advienne le désir de toi

Comme en ciel aussi sur terre.

Le pain de nous le suressentiel donne nous aujourd'hui

Et laisse-aller à nous les dettes de nous

Comme aussi nous, nous avons laissé-aller aux débiteurs de nous.

Et ne nous emporte pas en une épreuve

Mais libère-nous du Malin.

Voilà mon commentaire, fait avec d'autres qui se réunissent toutes les semaines depuis plus de trente ans sans qu'on sache pourquoi, si je puis dire. Peut-être pour la nourriture.

« Père de nous ». C'est le mot à mot grec. Nous ne prions pas notre père à nous, à chacun de nous. Mais le **Père de nous**. Pas de possessifs dans ce texte, rien que des génitifs : le père de nous, le nom de toi, le pain de nous...

Si nous entrons dans cette prière par cette porte du Nous – il y en a d'autres - d'abord, nous rejoignons la demande des apôtres : apprends-nous à prier. « Nous » encore, les premières paroles du Créateur : Au début de la Genèse, ne parle-t-il pas lui-même en disant « Nous » pour nous faire ? *Nous ferons l'humain à notre image selon notre ressemblance*. C'est donc à l'image d'un « Nous » divin que l'humain, mâle et femelle, est créé ; un nouveau « Nous », donc, pour advenir ensemble image de Dieu.

Ce pourrait être la prière pour qu'un « Nous » soit possible sur cette terre. « *Le pain de nous* » serait-il celui qui peut nourrir **notre être ensemble** ?

Ce « Nous », cette relation, ces relations de JE et de TU, ont besoin d'un « secours » hors monde. Ici justement il s'agit de l'invisible « *Père de Nous* », celui du ciel, Nous prions que le nom de Père soit

mis à part (sanctifié), que le règne de ce Père arrive. Nous demandons que son désir – désir de Père - advienne comme au ciel aussi sur la terre. Qu'est-ce que ce désir du Père sinon qu'il y ait des fils, des frères de l'un et l'autre sexe qui puissent habiter la parole dans un « Nous » ? Y compris pour dire : nous ne sommes pas d'accord...

Alors, vient la nourriture. *Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour*, dit-on en français ?

Je me suis demandé pendant des années pourquoi cette redite que je trouvais bien faible dans une prière aussi importante. Les mots grecs : *Ton arton ton epiousion* ... le pain le *epiousion* ce mot qui qualifie le pain est réputé intraduisible

Étrange nourriture. On sent bien qu'il y a quelque chose d'appauvri et de répétitif dans « donne nous aujourd'hui notre pain quotidien ». Les deux versions du *Notre Père* se trouvent dans les évangiles selon Matthieu (Mt 6,9-13) et selon Luc (Lc 11,1-4).

Le plus développé, celui sur lequel nous prions est celui de Matthieu.

Approchons-nous. *Le pain de nous le epiousion donne à nous aujourd'hui*. Ce mot qui qualifie le pain est mystérieux, tous les commentateurs le disent. Mot unique sans un autre emploi dans les évangiles qui pourrait nous faire comprendre le sens. Des centaines d'hypothèses : le pain du lendemain, le pain qui nous suffit...

Quel est ce pain ? Comment ne serait-il pas d'une autre sorte que notre pain de tous les jours ? S'il doit nourrir notre être ensemble, il faut qu'il ait une qualité divine d'une manière ou d'une autre.

Lorsque j'ai vu pour la première fois le mot grec, je n'ai pas osé y croire moi non plus. Pas osé croire qu'il soit si fort et qu'il soit resté tellement enfoui. Chose inattendue pour moi, je l'ai retrouvé dans la Vulgate, la traduction latine de Jérôme au 4^e siècle et aussi, plus près de nous, chez Simone Weil, la philosophe. Le mot en latin et en français est pour eux le décalque exact du mot grec. Jérôme, cependant, a traduit le même mot une fois, chez Matthieu, par « *Supersubstantialem* » (*Panem nostrum supersubstantialem*), et l'autre fois, chez Luc, par « *quotidianum* ». Malheureusement, c'est le mot le plus ordinaire qui a gagné dans presque toutes les traductions du monde.

Les hommes n'ont-ils pas osé continuer l'ouverture merveilleuse de Jérôme ? Pas même lui semble-t-il ... J'ignore ce qui s'est passé à travers les siècles, mais plus près de nous, une femme a osé. Simone Weil n'était pas chrétienne, c'est peut-être pour ça ! Elle a fini par retrouver la source grecque pour dire dans sa prière : *notre pain celui qui est surnaturel, donne le nous aujourd'hui*. Ou encore : *Le pain le suressentiel donne à nous aujourd'hui*.

Je ne sais pas ce que vous en penserez.

Mais pour ma part, je ressens qu'on est là à la bonne hauteur. Le pain-parole de Dieu ne peut être réduit au pain du marché. Le pain du ciel, avec la figure de la manne.

Et, ce qui prouve bien qu'il s'agit d'une prière pour Nous, c'est qu'il s'agit maintenant, nourris du pain du Père, du pain de la relation céleste, de laisser aller les offenses, les fautes, les dettes qui nous sont faites et celles que nous commettons. Les deux étant d'ailleurs en général tout à fait corrélées. Je veux dire, que ce que nous faisons subir n'est jamais sans rapport avec ce que nous avons subi nous-même.

Pourquoi cette affaire de « *laisser aller* » (qu'on traduit par pardonner), *laisser aller les dettes* dans cette prière ?

Il me semble que cela a tout à fait sa place s'il s'agit bien d'une prière pour le « Nous », l'être ensemble. En effet, qu'est-ce qui peut détruire le « nous » sinon les offenses entre nous ? Donc il

est logique que nous demandions comment en déjouer le piège auprès du Père. *Laisse aller nos fautes / nos dettes comme nous avons laissé aller celles de nos débiteurs.* Pour que nous rétablissions entre nous ce « Nous » ce nous des frères, image de dieu. Ce nous divin.

Quant à la fin de la prière : *et ne nous conduis pas dans une épreuve mais délivre-nous du mauvais.*

Je ne me réjouis pas pour ma part de la traduction récente. Car il s'agit bien dans le texte grec de demander au Père qu'il ne nous conduise pas, lui-même, dans une épreuve.

Voici comment je comprends ceci qui est apparemment scandaleux : Dieu nous ferait lui-même entrer en tentation, en épreuve ?

Mais il y a un glorieux précédent : Abraham ! Quand a-t-il dû traverser l'épreuve du sacrifice interdit ? Il vient de reconnaître L'Éternel (YHWH) comme dieu d'éternité, alors il est envahi par son dieu imaginaire, un Élohim qui demandait sans doute en Chaldée des sacrifices d'enfants ; et il faudra trois jours pour qu'il s'aperçoive que l'Éternel (YHWH) est un autre dieu, qui ne voulait nullement qu'il fasse du mal à son fils.

C'est là qu'on voit qu'il y a des croyances/nourritures qui ne nous nourrissent pas mais qui au contraire nous dévorent ; c'est le propre de l'idole.

Il est dangereux de croire en Dieu. Car il y en a mille figures dans notre imaginaire. Sous ces mille figures, ces mille voix, c'est alors le Malin qui parle et nous demandons que le Père nous en délivre – comme pour Abraham.

Quand est-ce que la parole nous mange au lieu de nous nourrir. ? Lorsque le dieu est une idole morte qui réclame ce qui le fait vivre, le sang des humains.

Aujourd'hui, ce n'est plus la parole cruelle du sacrifice qui nous menace, c'est la parole séductrice de la consommation qui nous mange. Les multiples paroles qui sortent de la bouche de... nos écrans. Les publicités qui viennent jusque dans nos têtes chercher notre attention, chercher dans nos yeux notre désir, dans nos poches notre argent ... Le propre de la nourriture qui nous mange, c'est l'addiction dans laquelle elle nous plonge. Nourriture qui ne rassasie jamais. Il nous faut sans cesse revenir chercher une autre ration. On pourrait dire que toute drogue agit ainsi : c'est une nourriture qui nous dévore, une nourriture qui nourrit non pas l'homme, la femme ou l'enfant, mais qui nourrit la faim elle-même, une faim qui ne s'arrête plus.

Les Écritures aussi sont des lieux dangereux puisque la parole divine mal transmise peut nous manger. Les idolâtries, les hérésies idolâtriques, sont des paroles qui nous mangent, des dieux que nous devons nourrir de notre vie. Les abus, les emprises, sont des inversions de la nourriture. Le disciple est nourri d'un pain qui va dévorer sa vie, son âme.

Est-ce que je peux terminer sans parler au moins un instant du pain et du vin dans ce lieu à cette heure ? L'eucharistie, est-elle nourriture d'un Nous ? ça ne paraît pas tout de suite, mais juste avec un peu plus d'attention aux mots des textes. Pour le pain, Mathieu écrit que Jésus

"ayant donné à ses disciples, il dit : prenez et mangez, [littéralement] ceci est le corps de Je".

"Ayant donné, il dit..." Le verbe "donner" est au participe aoriste. On peut lire que Jésus a donné le pain **avant** de dire : ceci est mon corps., plus littéralement : le corps de JE.

Et dans Luc, pour le vin, c'est encore plus net :

Et prenant une coupe ayant rendu grâces, il leur donna et ils burent d'elle tous.

Et il dit à eux : Ceci est le sang de Je de l'alliance, répandu pour beaucoup.

S'il ne prononce « ceci est... » que lorsque les disciples ont bu, nous sommes, si je puis dire, dans une autre histoire. Ce qui est appelé littéralement : « le sang de Je », n'est pas seulement ce qui est dans la coupe, tenu dans les mains d'un seul.

"le sang de Je de l'alliance", c'est la coupe (de vin) donnée par lui et bue par ses disciples. Donnée par l'un et reçue par d'autres. Or le sang dit la Bible, c'est l'âme.

Comment situer cela dans la recherche de la nourriture du Nous ? Il ne s'agit pas ici, me semble-t-il, de transformation (il n'est pas écrit : que ceci devienne mon corps, mon sang...), c'est le présent d'un constat « ceci est... »

Le sang de Je de l'alliance. Étonnante expression. Il y aurait deux JE possibles, un moi-Je, (comme évoqué par Régis Debray) et un *Je de l'alliance*. Or seul le *JE de l'alliance* permet le « nous », l'alliance justement, n'est-ce pas ? Or, ce *Je de l'alliance* est dit seulement sur le vin... la recherche est infinie... En tout cas pour moi.

En terminant, je veux juste vous dire combien je trouve souvent les célébrations eucharistiques bien loin de leur force symbolique, loin du Nous (et là je passe à quelque chose de beaucoup de plus léger, on m'excusera de faire le rapprochement) et les apéritifs en revanche, beaucoup plus près du Nous : une réunion d'amis, de voisins, de parents, de gens rencontrés qui ont le désir d'être ensemble. Une dose modérée (eucharistique ?) de boisson alcoolisée qui fait baisser légèrement la conscience critique, qui nous rend bienveillants et contents d'être ensemble. Peu de travail et de frais pour les maîtres de maisons. L'apéro, accessible à presque tous, un temps durant lequel on peut parler « nous », qu'on soit d'accord ou pas, c'est encore nous qui le disons ensemble.

A votre santé, *Lé Haïm*, dit-on en hébreu : à la vie !